

Réseaux sociaux, espace public et expressions sémiotiques : retour sur les événements du 14 janvier

Raja Fenniche

► To cite this version:

Raja Fenniche. Réseaux sociaux, espace public et expressions sémiotiques : retour sur les événements du 14 janvier. Presses universitaires de la Manouba. Dans les mailles du filet: Révolution tunisienne et web 2.0, Presses universitaires de la Manouba, 2013, 978-9938-867606-0. <sic_01474638>

HAL Id: sic_01474638

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_01474638

Submitted on 22 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Réseaux sociaux, espace public et expressions sémiotiques : retour sur les événements du 14 janvier

Raja Fenniche

UR BNP. ISD. Université de la Manouba

Introduction

L'évolution technologique des moyens de communication à travers l'histoire a souvent accéléré les changements sociaux¹. Elle a aussi joué un rôle indéniable dans l'émergence des mouvements révolutionnaires à toutes les époques. Ainsi en est-il du rôle joué par l'imprimerie dans la diffusion des idées révolutionnaires en France durant la Révolution de 1789. Plus tard, lors de la Révolution iranienne de 1981, l'échange clandestin des cassettes audio a permis de diffuser les idées politico-religieuses des ayatollahs dans les couches populaires.

Dans l'histoire mondiale récente, nous avons un exemple édifiant où l'usage intensif des nouveaux moyens de communication et particulièrement du web a été le vecteur d'un changement important au niveau politique. Il s'agit de la victoire d'Obama dans les élections présidentielles de 2008 aux Etats Unis. Grâce à l'ampleur des usages des TIC, le mot d'ordre d'Obama, à forte teneur symbolique, « Yes, we can » s'est révélé très mobilisateur. Des millions de personnes aux Etats Unis et à travers le monde se sont mobilisés sur le web pour soutenir celui qui représentait, à l'époque, un véritable espoir de changement. Rien ne le prédisposait à gagner : la victoire impensable de l'afro-américain, qui plus est d'origine musulmane, dans la course au pouvoir de la plus grande puissance mondiale, était d'autant moins attendue qu'elle intervenait juste après le règne de G.W. Bush et les événements du 11 septembre. Obama a pu gagner, entre autres, parce qu'il a su mettre à profit les outils de communication et d'information qui sont devenus le vecteur d'une extraordinaire mobilisation autour de sa candidature.

Ce sont ces mêmes outils, qui ont été utilisés par les jeunes depuis le début du XXIe siècle pour briser le mur de silence érigé par les pouvoirs dictatoriaux de leurs pays. En témoignent les mouvements sociaux qui se sont produits dans différents pays du monde : Révolution de Serbie d'octobre 2000, Révolution de Géorgie en 2003, Révolution orange ukrainienne en

¹ Amin Maalouf : *Le dérèglement du monde*, Paris, Grasset, 2009

2004 et enfin mouvement iranien de 2009. Ces mouvements sociaux, qui s'étaient déclenchés, pour certains, en contestation des résultats des élections (ainsi en est-il particulièrement de la Géorgie et de l'Iran), attestent de l'importance du rôle que jouaient les nouveaux moyens de communication dans la mobilisation populaire. En effet, la circulation des informations à travers les réseaux sociaux, combinée à l'usage intensif de la téléphonie mobile s'est avérée être un puissant moyen d'amplification et d'intensification des mouvements sociaux. Comme si le net réussissait non pas seulement à traduire la volonté d'une majorité tenue, jusque là, en dehors de la sphère du pouvoir, mais qu'il la transformait en une force de frappe capable de renverser le cours des événements.

Ce qui s'est passé en Tunisie s'inscrit pleinement dans cette nouvelle logique de contestation. Le rôle des réseaux sociaux et de la téléphonie mobile fut assez décisif. Rappelons rapidement les faits les plus saillants : les jeunes ont réussi à contourner toutes les tentatives de censure et de surveillance exercées par le pouvoir sur le net. Après l'interdiction du réseau Youtube, (twitter demeure très peu utilisé en Tunisie), ils ont massivement investi facebook qui est devenue l'arme la plus redoutable des contestataires. Une véritable bataille s'est amorcée, le pouvoir de Ben Ali ayant mis en place ²un système de surveillance automatisé et de censure des contenus très performant.

Tout un appareillage de hackers a été aussi déployé pour verrouiller facebook, dernier espace de liberté en Tunisie. Les attaques sur le web se multiplièrent, usant des techniques avancées d'hackage de boites mails et de comptes facebook.

Sur un autre plan, la cyberdissidence a été conduite par les blogueurs qui ont été tour à tour traqués, arrêtés et persécutés par le gouvernement³. Le rôle important joué par la blogosphère trouve aussi son expression dans les messages publiés par le collectif Nawaat et particulièrement dans le projet Tunileaks dont il a été l'initiateur, et à travers lequel, furent diffusés les câbles américains concernant la Tunisie.

Dans cette guerre du numérique, les Anonymous sont aussitôt passés à l'attaque pour soutenir la liberté d'expression⁴ en piratant des sites et portails clés du gouvernement tunisien.

² A travers surtout l'Agence tunisienne d'internet

³ Le précurseur est sans doute Zouhair Yahoui, mort en 2005 quelques temps après avoir été emprisonné; un autre parmi les plus célèbres fut sans doute Slim Amamou qui avait à plusieurs reprises interpellé l'opinion publique internationale en envoyant des informations à Read Write Web France. Il fut arrêté le 6 janvier avec d'autres blogueurs.

⁴ Voici un exemple de leurs messages :

« Ceci est un avertissement au gouvernement tunisien : les attaques contre la liberté d'expression et d'information de ses citoyens ne seront pas tolérées. Toute organisation impliquée dans la censure sera visée, et

Après l'arrestation des blogueurs les plus actifs, un nombre impressionnant de facebookeurs se sont relayés sur le web et diffusé, à grande échelle, les vidéos et les photos des martyrs, mettant en échec le verrouillage informationnel des médias officiels.

Aussi, est-on tenté de dire que les TIC ont été un peu pour le mouvement social tunisien ce qu'a été l'imprimerie pour la Révolution française : un vecteur puissant de diffusion d'informations et d'idées... Le dire ce n'est pas avaliser un quelconque déterminisme technologique : la révolution tunisienne n'a pas été l'œuvre, nous le savons bien, de facebook, elle est l'aboutissement d'un mouvement social et politique qui remonte loin dans l'histoire de la Tunisie indépendante.

Ce n'est pas la technologie à proprement parler qui a joué un rôle décisif, elle n'a été, faut-il le rappeler, qu'un catalyseur qui a accéléré et amplifié l'impact des mobilisations populaires autour de revendications d'ordre social et politique. C'est dans une approche non causale que je me propose de revenir sur le thème assez galvaudé, du rôle des réseaux sociaux durant la révolution, convaincue qu'il y a des formes de correspondance entre le modèle qui structure ces réseaux et la façon dont a évolué le mouvement social. Ces technologies font écho et renforcent des tendances qui s'esquissent depuis le début des événements du 14 janvier et ce, sur un double plan : au niveau du mode d'organisation du mouvement de contestation lui-même, décentralisé et réticulaire et au niveau de la place qu'occupe l'individu dans la sphère publique durant la période qui a suivi le changement.

En effet, il est frappant de constater, d'une part, le parallèle qui existe entre le mode horizontal et éclaté de la circulation de l'information sur les réseaux et l'absence d'organisation de type pyramidal observé lors des soulèvements populaires. Peut-on dire pour autant que le caractère décentralisé d'Internet, conjugué avec la forme nébulaire des réseaux sociaux a participé à rendre possible un modèle de révolution inédit sans direction centralisée (absence du rôle dirigeant des partis, de substrat idéologique commun, de plan d'action...) ? Ira-t-on jusqu'à dire que les institutions sociales et politiques sont de plus en plus incapables de jouer le rôle de régulateurs sociaux ? Serait-ce le signe de la décomposition du social dans le sens que lui donne Alain Touraine⁵ ? Il est probable que les réseaux sociaux amplifieraient ce phénomène puisqu'ils sont porteurs d'une grande fluidité qui échappe aux structures

ne sera pas en paix tant que le gouvernement tunisien n'entendra pas la demande de liberté de son peuple. Il appartient au gouvernement tunisien de mettre un terme à cette situation. Libérez le Net, et les attaques cesseront, continuez, et ceci n'est que le début. »

⁵ Alain Touraine, *Un nouveau paradigme, pour comprendre le monde d'aujourd'hui*. Paris, Fayard, 2006.

stables des institutions et qui rendent difficile même la tâche des partis traditionnels. L'usage des TIC serait plutôt en phase avec « un nouveau type de militantisme »⁶.

D'autre part, il ne faut pas perdre de vue que l'utilisation massive des TIC renforce la tendance de l'autonomisation des individus qui s'affranchissent via le net du poids des institutions et de leur pouvoir de contrôle et de coercition⁷. En effet, les réseaux sociaux et la panoplie de fonctionnalités qu'ils offrent, permettent aux individus d'exprimer leurs ressentis et leurs préférences (*j'aime, je partage, je supprime...*) et renforcent la montée des subjectivités, une des caractéristiques importantes de ce que Beck et Giddens⁸ appellent la seconde modernité. L'ampleur de l'expression du subjectif est devenue encore plus évidente avec la configuration même de facebook où le *je* est mis en avant, symbolisé dans la *photo de profil, le statut* et le fameux : *j'aime ...*

La faible emprise des organisations de type pyramidal sur les mouvements populaires et la prévalence du rôle de l'individu ne préfigure-t-elle pas aussi l'émergence d'une nouvelle utopie, celle de la désintermédiation, qui investit la sphère sociale après avoir dominé le cyberspace ? « *La fin du social* », ne serait-t-elle pas aussi une expression, de cette nouvelle utopie universelle ?

On essaiera d'étudier cette hypothèse, en focalisant notre analyse sur les aspects suivants :

- Un espace public en construction
- Expressions et pouvoir sémiotique
- Montée des subjectivités et rapport individu /collectivité
- Le facteur temps entre virtuel et réel

1- Un espace public en construction

Espace public : espace physique ou symbolique ?

Nous utilisons l'expression *espace public* dans le sens initial que lui a conféré Habermas dans sa thèse en 1962⁹. Il y décrit l'espace public comme étant « *le processus au cours duquel le public constitué d'individus faisant usage de leur raison s'approprie la sphère publique contrôlée par l'autorité et la transforme en une sphère où la critique s'exerce contre le*

⁶ Patrice Flichy (sociologue français, spécialiste des TIC) a déjà remarqué qu'Internet est en phase avec un nouveau militantisme (plus ouvert, plus souple y compris dans les partis traditionnels) « Réseaux internet et débat démocratique », in *Réseaux*, n°150.

⁷ Raja Fenniche (coord.), *Lecture et usages du Web*, Tunis, Institut Supérieur de Documentation, 2010.

⁸ Ulrich Beck, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001

⁹ Intitulée « *l'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* »

pouvoir de l'État. ». Pour lui, ce processus est très lié à l'évolution de la bourgeoisie au cours du 18^{ème} siècle dans les villes de France et d'Angleterre qui s'est accompagnée de la floraison des débats politiques. Des lieux comme les salons culturels et les cafés ont constitué un vrai espace public de délibération et de discussion des affaires politiques utilisant les médias de l'époque comme les écrits épistolaires et la presse naissante.

L'espace public s'est aussi construit autour de la notion de « publicité » qui constitue une dimension très intéressante. La théorie d'Habermas s'articule, en effet, sur le fait que la « publicité » entendue initialement comme diffusion large des sujets de débat via les médias a connu, à travers les époques, un glissement de sens. Après son essor au XVIII^{ème} siècle, l'espace public « *gouverné par la raison* » serait en déclin, puisque la publicité critique laisserait peu à peu la place à une publicité « de démonstration et de manipulation », au service d'intérêts privés. C'est le sens trivial utilisé aujourd'hui du mot publicité.

Tout l'enjeu de la démocratie délibérative ou participative consiste à s'appuyer sur un débat uniquement commandé par l'usage public de la raison qui stigmatiserait les expressions d'une subjectivité débordante et mal maîtrisée. Serait-ce cela le principal défi auquel se confronte la Tunisie depuis le 14 janvier? En cette longue période de balbutiements, la Tunisie peine à amorcer un débat national rationnel loin de la fougue passionnelle et des accès d'impulsivité et de violence de tout ordre. La subjectivité qui met en avant la réflexivité, l'autonomie et l'individualité, telle que décrite par les tenants de la seconde modernité, semble avoir pris, chez nous, l'allure d'une subjectivité menaçante qui déverse sur la sphère publique sa charge d'intolérance et de refus de l'Autre.

Malgré la diversité des discours qui le traversent, l'espace public est d'abord un espace symbolique où prédominent un ensemble de valeurs communes, des formes de « *reconnaissance mutuelle des légitimités* » selon l'expression de Dominique Wolton¹⁰. Espace où se construit l'opinion publique dans un processus d'échanges et de reconnaissance basé sur le partage d'un même lexique et d'un ordre de valeurs commun. Ainsi, en Europe, le terme espace public n'était pas très fréquent avant les années 1980 à cause de la prédominance des théories marxistes qui faisaient prévaloir les notions de lutte de classe, d'idéologies et d'intérêts de classe. Ce n'est qu'à partir du moment où le modèle démocratique occidental (pluralisme, élections etc.) fut plébiscité qu'il ya eu un usage beaucoup plus fréquent, en Europe, de la notion d'espace public¹¹.

¹⁰ Dominique wolton : <http://www.wolton.cnrs.fr/spip.php?article67> visité le 15 mars 2012.....

¹¹ *idem*

Aussi, nous appuyons- nous sur la distinction faite par Dominique Wolton entre les aspects physique et symbolique composant l'espace public. Initialement constitué de l'espace physique (rue, café, place publique...), l'espace public devient, à partir du XVIIIe siècle, un espace symbolique de discussion et de délibération où se forment peu à peu des valeurs communes (droits de l'homme, liberté d'expression, souveraineté populaire..).

Nous reprenons donc ces deux aspects pour montrer qu'on a assisté en Tunisie, durant la révolution, (et qu'on assiste encore !) aux tentatives de reconstitution d'un espace public dans sa double dimension physique et symbolique.

D'abord, force est de constater que les Tunisiens ont été privés pendant des décennies entières (depuis l'indépendance ?) de débats publics et d'espaces d'échanges qui sont aussi, rappelons-le, un élément important dans la formation de la modernité politique. C'est peut-être l'un des principaux facteurs qui explique pourquoi les acquis d'une modernisation, à la fois émancipatrice et ambitieuse, initiée par Bourguiba n'ont pas été assimilés par un nombre important de Tunisiens et que les règles de l'exercice démocratique (respect de l'autre, stigmatisation de la violence..) ne sont que faiblement ancrées chez de larges franges de la population.

Ce qu'on a appelé « révolution » était pour une grande part un mouvement populaire d'occupation massive des rues et des places publiques dans toutes les régions du pays par les manifestants. Cette réappropriation de l'espace public, dans sa dimension d'abord physique, était un acte éminemment révolutionnaire dans le contexte de l'époque. Rappelons- nous le 14 janvier, le jour qui a fait trembler la Tunisie. L'occupation pendant une journée de l'avenue la plus quadrillée de la Tunisie, (l'avenue Bourguiba) où logeait le redoutable ministère de l'Intérieur qui a terrorisé des générations de Tunisiens, haut-lieu de l'une des dictatures policières les plus implacables, avait une dimension symbolique indéniable. La réappropriation de cette avenue par les foules pacifiques a signé la fin de la dictature car elle a été la preuve que celle-ci ne se maintenait que grâce au sentiment de peur qu'elle engendrait chez les Tunisiens¹².

Durant la période consécutive au 14 janvier et jusqu'aux élections du 23 octobre 2011, l'avenue Bourguiba a incarné l'Agora, la place publique qui ne désemplissait pas. Les gens y débattaient, discourent, argumentaient avec fougue. Là se formaient spontanément, depuis le matin, des cercles de discussion, des rassemblements, qui se faisaient et se défaisaient au gré

¹² Le slogan « plus jamais peur » a été très présent en cette période..

des rencontres. Ce véritable espace polyphonique, parfois cacophonique, donnait lieu aussi à des « spectacles ». Devant l'esplanade du théâtre municipal, certains se donnaient à voir dans la spontanéité et l'improvisation. Des jeunes et des moins jeunes de divers horizons se regroupaient, chantaient, scandaient des slogans, ou exposaient leurs petites œuvres d'art à base de photos, graffitis, drapeaux, objets symboliques... Ces espaces, fréquentés auparavant par des passants qui semblaient pressés de céder la place aux attroupements de policiers, étaient enfin « habités ». Comme s'ils se redécouvraient une âme, et commençaient à vibrer au souffle révolutionnaire porteur de tous les espoirs.

Mais la liberté de manifester à l'avenue Bourguiba était devenue, après les élections du 23 octobre, problématique. Elle constituait un enjeu important pour les forces politiques en place : le ministère de l'Intérieur a décrété l'avenue interdite de rassemblement suite au succès spectaculaire de la marche organisée par les forces démocratiques du 20 mars 2012, à l'avenue Bourguiba à l'occasion du 56^{ème} anniversaire de l'Indépendance.

A la suite de quoi, le 9 Avril 2012, l'avenue a été le lieu d'une répression musclée contre les militants et citoyens qui tentaient de se rassembler pour commémorer la fête des Martyrs. Cet incident de taille a révélé l'importance qu'occupe l'avenue sur la scène politique : elle était devenue, depuis le 14 janvier, un véritable baromètre du rapport de force entre le pouvoir en place et les autres courants politiques.

Nous ne pouvons pas parler de l'espace public dans son acception physique sans évoquer la marche vers Tunis et l'occupation de la place de la Kasbah durant les premiers mois de la révolution... La Kasbah, où logent quelques importants ministères, a été, depuis l'ère hafside (XIII^e siècle), un haut lieu de l'exercice du pouvoir. Son occupation pendant des semaines par des centaines de personnes venues des régions les plus reculées du pays à la suite d'une marche qui a duré plusieurs jours, a une forte teneur symbolique. En effet, les sit-in-s prolongés de la Kasbah 1 et 2 étaient l'expression de la mise en échec du centre du pouvoir par la périphérie. Cette dernière, représentée par des habitants de différentes régions du pays qui ont été jusque là complètement tenus à l'écart de la sphère publique, revendiquait une forme *inédite* de prise de pouvoir. Elle consistait en l'occupation, pour une période indéterminée, de l'esplanade de la Kasbah, où des tentes ont été dressées, des vivres et des médicaments stockés, des services d'ordre mis en place. Ces sit-inneurs ont marqué sur les murs et les bâtiments environnants leurs slogans, graffitis, écrits, poèmes, photos etc., faisant de cette place une véritable galerie de l'art révolutionnaire. Cette « prise du pouvoir » par « la

rue » a transformé ces sit-inneurs en véritables acteurs politiques, qui se défendaient toutefois, parfois sans succès, contre les différentes tentatives de manipulation.



✓ Espace public, espace de médiations ?

Le premier acte « révolutionnaire » fut donc la réappropriation de l'espace public physique (rue, places..) mettant en échec la politique de verrouillage systématique des lieux publics. Mais était-ce le signe incontestable de la constitution d'un véritable espace public ?

Etienne Tassin¹³ évoque une autre dimension de l'espace public : c'est un espace de médiation « *qui relie tout en maintenant à distance* ». Il ne peut exister que s'il met en relation des individus qui ne soient « *pas prisonniers d'une communauté traditionnelle* ». L'esprit fusionnel qui caractérise ces communautés risque, en effet, d'émousser leur singularité et leur esprit critique et de les enfermer dans des valeurs stéréotypées.

¹³ Etienne Tassin <http://choros.epfl.ch/webdav/site/choros/shared/Enseignement..> visité le 14 février 2012

Ainsi en est-il des communautés fondées sur des idéologies ou des croyances politico-religieuses qui ne subsistent, d'ailleurs, que grâce à l'uniformité de leurs valeurs et de leurs façons d'être et de penser.

L'espace public, aux antipodes de l'espace communautaire fermé, fonctionne comme un espace de médiation entre des individus qui acceptent leurs différences tout en partageant un certain nombre de valeurs communes, lesquelles rendent possible le dialogue et la délibération. Car sans ces valeurs partagées, le risque serait la désagrégation de cet espace en raison de l'absence de communication possible entre les individus. Le tropisme communautaire - qui aspire déjà de larges secteurs de la Tunisie post-révolutionnaire - est en train de transformer l'espace public en gestation en un espace d'affrontement où les interactions deviennent de plus en plus difficiles entre les groupes d'individus.

On a pourtant assisté, durant les premiers mois de la révolution, à l'éclosion de plusieurs tentatives de construction d'un espace public où le dialogue, l'acceptation de l'autre, la réflexion critique étaient devenus un exercice quotidien et ce dans les cercles de discussion qui ont essaimé un peu partout dans les cafés, les rues, les maisons de la culture... et surtout à l'Avenue Habib Bourguiba et à la Kasbah évoqués plus haut.

Durant les premiers mois de la révolution, les réseaux sociaux du web, ont fait écho à l'éclosion de cette diversité d'expressions et ont rendu possible l'existence d'un espace virtuel de médiation, de dialogue et de créativité individuelle. Mais très vite, les risques de désagrégation de cet espace public naissant, tant dans la sphère réelle que virtuelle, se sont faits sentir. En effet, les appartenances multiples aux communautés (partis ou groupes facebook) ont augmenté ce risque puisqu'elles ont favorisé les prises de position partisans voire franchement hostiles. Conséquence logique : facebook, le réseau le plus prisé en Tunisie, s'est peu à peu transformé en une véritable arène de lutte politique entre différentes tendances. Pire encore : il est devenu une arme redoutable entre les mains des plus radicaux pour orchestrer des campagnes de dénigrement systématique contre leurs adversaires politiques, usant d'intox, de diffamation et de tromperies de toutes sortes.

La désagrégation de l'espace public naissant est encore plus visible dans la sphère réelle. En effet, les actes de mise en échec de la liberté d'expression dans les lieux publics s'intensifient. Les agressions perpétrées contre les militants, les artistes et les intellectuels démocrates se multiplient et la volonté d'une mainmise totale du parti dominant sur les médias publics devient palpable.

Dans les lieux publics, la parole libre cède de plus en plus le pas à la violence verbale et physique, ce qui compromet sérieusement la construction d'un espace public en tant qu'espace symbolique de médiation. Tout a commencé à basculer lorsque certaines forces politiques ont incité au renversement de tendance : la lutte ne se situe plus, pour eux, dans le registre symbolique (dont fait partie la parole) mais dans le champ du « *littéral* ». Cela se manifeste par le refus de mener un débat d'idées et par la propension à traduire les prises de position en des actes hostiles et violents. Il y a comme l'impossibilité pour cette frange de la population d'accéder à un même espace symbolique que les autres.

Malgré ce contexte à « haut risque », nous continuons à assister en Tunisie, aux tentatives de reconstitution d'un espace public dans sa double dimension d'espace physique et d'espace symbolique. Les militants, intellectuels, démocrates et citoyens de tous bords résistent et essaient de faire échec aux tentatives de verrouillage et de mainmise du nouveau pouvoir sur les médias et sur les différents espaces d'expression libre. La bataille à ce niveau sera déterminante pour l'avenir de la Tunisie.

2- Expressions et pouvoir sémiotique :

Approfondissons davantage l'analyse de la dimension symbolique déjà mentionnée. La lutte engagée sur le plan symbolique a été depuis le début des événements de décembre 2011, une des batailles les plus importantes menées contre le pouvoir.

En effet, ce qui a caractérisé la révolution tunisienne, depuis le début, c'est que les citoyens, démunis devant un régime policier féroce, ont déplacé la lutte dans la sphère symbolique. Ni à l'intérieur du pays ni dans la capitale, le pouvoir n'a été la cible d'une violence organisée et sanglante. Les actes agressifs qui ont eu lieu çà et là ont été l'apanage des jeunes désœuvrés des quartiers les plus pauvres et doivent être compris comme des gestes de désespoir. Ils s'inscrivent dans la lignée de l'acte déclencheur de la révolution, celui de l'auto-immolation par le feu de Mohamed Bouazizi, le 17 décembre 2010, acte foncièrement symbolique, qui a été suivi de plusieurs autres gestes similaires. Les jeunes des régions et des quartiers pauvres, qui ne reculaient pas devant les balles, sont habités par la même quête : celle de retrouver leur dignité. « Meurs et deviens » semble être leur devise.

C'est d'abord le régime de Ben Ali qui a exercé d'une manière ouverte « la violence symbolique »¹⁴. Il s'est appuyé pour asseoir son pouvoir, sur une mise en scène fortement ritualisée où le corps symbolique du pouvoir a investi littéralement la sphère publique en la

¹⁴ Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La reproduction : Éléments d'une théorie du système d'enseignement*, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1970.

saturant de signes. Les posters géants du président et de sa femme, le chiffre fétiche 7, la couleur mauve ont envahi les médias et tous les lieux publics (cafés, avenues, administration, centres culturels et sportifs) et sont devenus la machine de guerre symbolique la plus redoutable. Pas une artère principale, pas un bureau de responsable, pas un commerce, pas un journal étatique n'ont dérogé à la règle.

Les citoyens n'ont pas le choix entre accepter ou s'opposer à cette démonstration de force sémiotique, ils ne pouvaient que la subir. Elle fait violence car elle agit, comme dit Bourdieu, sur le plan psychique. Elle génère un sentiment d'insignifiance, d'impuissance et de peur collective irrationnelle qui frise la paranoïa sociale. Sentiment subi car non objectivé, très agissant sur le plan collectif mais aussi au niveau personnel. L'individu se sent exclu de la sphère publique, et non reconnu dans son existence d'être social. Interdit d'agir, de penser, de dire si ce n'est dans un langage conforme au discours officiel qui ne convainc plus personne. Pire, ses espaces visuel et auditif sont largement envahis.

Face à cette hégémonie sémiotique, à cette saturation de signes,—beaucoup de jeunes tunisiens ont investi la sphère virtuelle, essayant de créer à travers les réseaux sociaux un espace de résistance qui s'est vite transformé en un véritable contre-pouvoir. Quoique fragilisé par les cyberattaques et la répression violente contre les internautes, il était le seul espace affranchi de l'hégémonie sémiotique qui envahissait les médias et les lieux publics. Il s'est vite transformé en un espace de résistance et de créativité, un véritable « *semiotic power* » d'après l'expression de John Fiske¹⁵.

Une révolte sociale ne peut pas exister sans une résistance qui se traduit par l'imagination (à travers surtout l'humour et les caricatures). L'imagination est une part du pouvoir sémiotique car elle a un caractère subversif. D'une résistance passive et individuelle au départ, elle s'est transformée, grâce aux réseaux sociaux, en une résistance active dans la sphère publique qui a abouti à l'action politique.

La résistance sémiotique loin d'être réduite à une opposition au pouvoir devient aussi comme dit Fiske une source de pouvoir. « *Le potentiel à la fois polysémique et subversif de l'imagination peut jouer, dit-il, un rôle actif...* » C'est ce qui s'est justement passé dans la révolution tunisienne

D'abord, ce qui est frappant, c'est qu'au niveau discursif, la violence symbolique exercée par le pouvoir, s'est aussi traduite par un hiatus profond entre signifiant et signifié. Non

¹⁵ Jhon Fiske , *Television Culture*, Studies in Communication Series ,1987.

seulement les termes galvaudés par les médias et les hommes politiques etc., tels que démocratie, droits de l'homme, libertés sont devenus creux, dépourvus de signification, mais renvoyaient de plus en plus à leurs antonymes : dictature, torture, répression... « *La perversion de la cité commence par la fraude des mots* », disait déjà Platon dans la « République ».

Durant la révolution, les jeunes, à travers leurs slogans, ont redonné sens aux mots (dignité, liberté, etc.) mais ont surtout exprimé leurs ressentis d'une manière simple et crue, à leur manière, dans un langage largement emprunté au lexique international, (« Dégage » « Game over » n'en sont que les exemples les plus connus). Cette réhabilitation de *la parole vraie* a eu un effet hautement mobilisateur notamment parmi les jeunes, très imprégnés par le langage des bloggeurs et des internautes.

Nous dirons avec Fiske qu'il y a lieu de dépasser la conception unidimensionnelle du pouvoir et de faire une distinction entre le pouvoir sémiotique et le pouvoir social.

Mais comment se construit le pouvoir sémiotique ?

La première dimension du pouvoir sémiotique d'après Fisk est le plaisir collectif qui déconstruit les codes dominants. En effet, les manifestants ont fait preuve d'une grande ingéniosité en s'évertuant, chacun de son côté, à inventer des symboles, à trouver la forme ou l'image qui traduit, d'une manière ludique, créative et originale, leurs ressentis et leurs pensées. Rappelons-nous, sur l'avenue Habib Bourguiba, la cage ouverte brandie par un manifestant, dont l'image a fait le tour des réseaux sociaux à travers le monde.



Ou encore ce vieil homme planté sur la chaussée qui menace les soldats avec un pain en guise de fusil.



Ou encore ces centaines de bouquets de fleurs accrochés dans les bouches des canons.



Une des images les plus frappantes, est celle prise sur les campus universitaires, début janvier 2011 lorsque la répression battait son plein, montrant les étudiants alignés de manière à tracer avec leurs corps les mots « Tunisie libre ». Image devenue immédiatement la photo de profil de milliers de Tunisiens.



Mais c'est aussi à travers l'espace public virtuel que s'est le plus exercé ce pouvoir sémiotique, participant à réinventer des symboles, à retisser le lien social rompu, à traduire par la caricature et l'humour les critiques les plus acerbes, à redonner du sens à certains signes trop galvaudés comme le drapeau tunisien, l'hymne national etc.

Prenons l'exemple du drapeau : L'image du drapeau tacheté de sang a été à partir de fin décembre la photo de profil de milliers de facebookeurs tunisiens qui témoignaient (souvent sous de faux noms) de leur indignation face aux crimes commis. Le drapeau reproduit en noir, en signe de deuil, était aussi très présent en photo de profil en cette période où la Tunisie comptait ses martyrs par dizaines. Ensuite, à partir du 15 janvier, le lendemain du départ de Ben Ali, et face aux dangers qui menaçaient la stabilité du pays, est apparue une nouvelle image du drapeau entouré de bras liés symbolisant l'union nationale, image qui a été reprise en photos de profils par de très nombreux facebookeurs.



Les photos de profil identiques pour des milliers voire des dizaines de milliers de Tunisiens constituaient une vraie arme de combat, une force de frappe que n'égale ni slogan ni discours et qui avaient le mérite de révéler, du même coup, l'ampleur du mouvement social.

Le drapeau a été même l'objet d'un événement sur facebook : des invitations ont été lancées le 24 juillet 2011 aux internautes pour assister au défilement, sur les plages de Tunis, du plus grand drapeau du monde ; événement destiné à rendre hommage à la révolution tunisienne et à promouvoir le tourisme. Dès les premiers mois de la révolution, les extrémistes religieux, n'ont pas résisté à la tentation de s'approprier le drapeau tunisien en y marquant « la chahada »¹⁶, un peu à la manière des wahabites. Une vraie campagne de réhabilitation du drapeau tunisien de l'indépendance a été déclenchée sur facebook intitulée « Ne touche pas à mon drapeau ».

¹⁶ Profession de foi en islam

 **Tunisiens Unis pour une Tunisie Laïque**
C'est incroyable comme ils prennent à la légèreté le fait de retoucher le **drapeau** !
Est ce de l'inconscience ?

 **Wall Photos**
اشرف اولكم في علم تونس الجديد لما شويكة في عين
الشوات مناج العثمانية
By: Je veux quitter le zéro vers l'infini (Pour les
Jeunes Tunisiens)

3 hours ago

 Non à l'évolution de notre **drapeau**, car il **ne viole pas** à quelqu'un ou quelque chose. Il est le symbole de notre civilisation et l'histoire, il montre les réalisations de nos martyrs et de la résistance. Il convient comme il est maintenant.

6 hours ago

 and 2 others like this.

 **Tunisiens Unis pour une Tunisie Laïque**



Ne Touche Pas à Mon Drapeau

6 hours ago

 non et non et non **pas** question de toucher à notre **drapeau**, c'est notre histoire c'est le symbole de notre patrie pour qui des milliers de martyrs connus ou jusque là enterrés dans l'oubli ont versé leur sang.

7 hours ago

 and Tunisiens Unis pour une **Tunisie** Laïque like this.

Jamais le drapeau ne sera retouché ou dénaturé semblaient dire ces facebookeurs¹⁷. Il restera comme aux premiers jours de l'indépendance, l'emblème immuable de cette petite nation.

Mois après mois, le drapeau deviendra le point de mire de toutes les manifestations : il sera célébré, brandi avec véhémence, glorifié, presque vénéré sur les places publiques. Puis survint le 7 mars 2012. La Tunisie toute entière frissonna. Abimé, arraché par des étudiants salafistes qui montèrent sur le toit de la faculté des Lettres de la Manouba, pour hausser à sa place leur étendard noir. Courageusement, l'étudiante Khaoula Rachidi, malmenée et bousculée, a défié le salafiste et a réussi à rehausser le drapeau.

¹⁷ L'article 129 du code pénal tunisien stipule qu'est « puni d'un an d'emprisonnement, quiconque par ses paroles, écrits, gestes ou tout autre moyen, porte atteinte publiquement au drapeau tunisien ou à un drapeau étranger »

Cet acte téméraire fut considéré par le peuple entier comme un acte de grande bravoure et Khaoula, devint un nouveau personnage (pour ne pas te contredire plus loin) de la révolution. Une cérémonie fastueuse et solennelle, la première depuis le 14 janvier, fut organisée à la présidence de la République en l'honneur de cette étudiante. Les hauts responsables de l'Etat et les chefs des partis s'évertuèrent à l'inviter à leurs tours.



A travers Khaoula, c'était indirectement le drapeau qu'on honorait en grandes pompes. Khaoula était-elle considérée comme une héroïne à proprement parler ? Je ne le pense pas. Il y avait comme un refus implicite chez les Tunisiens, depuis le début des événements, des figures de héros, comme ce fut le cas dans plusieurs autres révolutions.

Même sur facebook, jamais personne, même pas Mohamed Bouazizi, n'a été haussé au rang d'icône de la révolution. C'était l'anti-héros par excellence, respecté certes, mais jamais glorifié.

On a l'impression qu'en Tunisie, les gens avaient plutôt besoin de se réapproprier des symboles qui pouvaient redonner sens à une citoyenneté perdue. L'âme du mouvement social, si l'on peut dire, est la force du symbole qui s'est nourrie, à travers les réseaux sociaux, d'un potentiel de créativité et d'imagination insoupçonné jusque là.

3- Montée des subjectivités et rapport individu /collectivité

✓ Espace public / espace privé :

Nous le savons, l'internet et la téléphonie mobile brouillent les frontières entre espace public et espace privé. La genèse de la révolution tunisienne nous le montre bien : après l'interdiction du réseau Youtube en début janvier 2011 (Twitter demeure très peu utilisé en Tunisie), les jeunes ont massivement investis Facebook qui était devenue l'arme la plus redoutable face au black out médiatique.

Après l'arrestation des blogueurs les plus actifs, des milliers de facebookeurs se sont relayés pour diffuser à grande échelle les vidéos, les photos des martyrs et les scènes de répression faisant échec au verrouillage informationnel. Ce ne sont ni des militants appartenant à des groupes organisés, ni des activistes de première ligne. Ils étaient tout simplement des blogueurs et des usagers fervents de la téléphonie mobile et de facebook.

L'individu qui produit et diffuse l'information sur les réseaux sociaux joue un rôle de premier plan dans cette sphère d'un nouveau genre qu'est l'espace public virtuel, même s'il se contente de partager l'information et d'exprimer de la manière la plus subjective qui soit, ses émotions, ses pensées et ses ressentis.

Le concept d'espace public « gouverné par la raison »¹⁸ ne peut rendre compte de ce rapport d'un nouveau type entre les deux versants public/ privé dont les frontières deviennent poreuses.

Cette montée de la subjectivité qui imprègne la sphère publique est un des signes marquants de la seconde modernité qui se caractérise par l'autonomisation accrue des individus par rapport aux institutions et aux collectivités. Nicole Aubert¹⁹ parle de l'émergence d'un nouveau type d'individus, affranchis en partie, du poids de la tradition et des institutions, qui marquent, par l'expression libre de leurs subjectivités, la sphère publique. Dans un tout autre contexte, on remarque que même si la tradition en Tunisie est toujours très vivace et que des institutions comme la famille, structurent encore le champ social, l'affirmation de la subjectivité individuelle, notamment grâce à la combinaison de la téléphonie mobile et du web, est manifeste. L'individualité semble ainsi gagner du terrain au détriment du collectif et il serait peut être intéressant, dans ce contexte, de revisiter le concept de *public man* de Richard Sennett²⁰. Ce concept met en avant le rôle de l'individu dans la sphère publique et dénonce la rupture entre sphère publique et sphère privée qui a prévalu dans les sociétés occidentales depuis au moins deux siècles, engendrant ce qu'il a appelé la tyrannie de l'intimité.

✓ *Information active et subjectivité :*

L'information diffusée sur les réseaux du web par des centaines voire des milliers de personnes, devient une information active dans le sens presque physique du terme. Elle génère une force qui amplifie certains événements, charrie une énergie incommensurable de changement et crée parfois la mobilisation nécessaire à l'action politique.

En effet, lors de la première année de la révolution, certains mouvements ont été initiés sur facebook (le mouvement d'el Kobba, initiative citoyenne, mouvement A'*taqni* , l'association pour la parité et l'égalité des chances...). Il s'agit de mouvements sociaux et associatifs dont l'idée de départ a été lancée sur facebook et qui ont réussi à mobiliser, pour une certaine

¹⁸ Concept d'Habermas, voir plus haut

¹⁹ <http://www.escpeurope.eu/nc/fr/faculty-research/the-escp-eur>.

²⁰ http://en.wikipedia.org/wiki/Richard_Sennett

période, plusieurs centaines, voire des milliers de personnes qui se sont regroupés pour exprimer de la même manière, au même moment, la même position.

Il est frappant de remarquer le caractère éphémère de la plupart de ces mouvements qui s'amplifiaient puis périlclitaient rapidement, un peu à la manière des groupes facebook qui se font et se défont au gré des événements.

La concordance dans le temps entre l'information qui circule et la réaction qu'elle génère est le facteur déterminant de cette force de mobilisation. Autant ces informations sont partagées par un nombre exponentiel de personnes en temps réel, autant elles gagnent en puissance. Ce n'est pas l'expression d'une position intellectuelle ou politique commune qui confère cette force mais celle d'une subjectivité agissante où la personne s'implique dans son être et dans son corps à travers l'expression de ses émotions.

Autant ces sentiments sont proches des émotions de base (colère, tristesse, peur, joie...) et expriment des valeurs humaines universelles (contre la violation des droits de l'homme, contre l'injustice, pour la paix, pour la dignité, l'égalité, la solidarité...), loin de toute considération idéologique ou sectaire, autant les réactions personnelles ont tendance à converger et à créer un mouvement de grande ampleur. Souvenons-nous de l'élan de solidarité sans pareil qui a gagné, pendant les premières journées de la révolution, tous les quartiers de la capitale et des grandes villes. Le soir venu, les hommes et les jeunes se transformaient, avec leurs gourdins et leurs bâtons, en gardiens défenseurs des maisons et des commerces contre les actes de vandalisme et de pillage qui se multipliaient ça et là.

Sur facebook, ils faisaient part de leurs petits actes héroïques, de leurs exploits et déboires de tous genres. Les informations étaient si bien relayées et les actions parfois si bien synchronisées qu'on avait l'impression d'avoir de véritables stratèges invisibles qui orchestraient le tout, une sorte de quartier général qui œuvrait dans l'ombre. Comme si la congrégation des subjectivités de milliers d'individus, au lieu de créer une véritable cacophonie, réussissait à accorder les volontés qui se transformaient en une force agissante. C'est l'expression de cet ordre émergent qui a rendu possible la synchronisation des actions collectives grâce notamment aux outils du web.

L'une des expressions les plus spectaculaires sur la toile de cette subjectivité agissante est la photo de profil des facebookeurs qui a traduit, lors des différents événements qu'a traversé le pays, les différents états émotionnels des centaines de milliers de personnes. Il était impressionnant de voir comment facebook avait pris (en Tunisie mais aussi dans d'autres pays arabes) les couleurs du drapeau tunisien. Mais, fait nouveau, ce drapeau n'était pas

uniformément reproduit, changeant de couleur et parfois de forme aux gré de l'expression multiple des subjectivités²¹.

Le drapeau avait même pris la forme du corps, il a habillé coquettement les femmes, voilé leurs têtes, et leurs corps, a pris la forme de leurs cœurs, s'est lové dans les pupilles de quelques uns.



²¹ Voir plus haut

Tout se passe comme si restituer le sens collectif du drapeau national nécessitait de le personnaliser, de se l'approprier individuellement, à travers surtout la symbolique du corps. Les tatouages de l'emblème du drapeau sur le front, les joues et les mains sont fréquents lors des rassemblements et manifestations.

Le corps devient l'expression ultime du sentiment patriotique mais aussi, à travers les habits et les accessoires, la marque d'appartenance à une communauté (les barbes, niqab, habits afghans sont par exemple les signes distinctifs des islamistes fanatiques).

Mais, c'est l'inventivité de l'individu qui alimente la sphère publique, qui démystifie et fait revivre ses symboles en y introduisant un souffle d'imagination et de créativité. Le web constitue le terrain de prédilection de cette créativité.

3- **Le facteur temps entre virtuel et réel :**

L'accélération de l'histoire à laquelle on a assisté a été marquée par le nouveau rapport au temps et par l'instantanéité que procure l'usage du Web. « Désormais, dit Abdelwahab Meddeb²², nous avons avec la "révolution tunisienne" une nouvelle expression du temps dans l'histoire. Celle-ci sera soumise à une condensation produite par la mutation des coordonnées de l'espace et du temps. ». La célérité avec laquelle se propage l'information, a été déterminante dans l'accélération du cours de l'histoire. Amine Maalouf a bien expliqué²³ comment l'évolution de la vitesse de communication et de transmission a été le moteur depuis le XVI^e siècle de l'unification progressive de notre habitat et de nos modes de vie et des changements sociaux qui s'en sont suivis. Aujourd'hui, en partie grâce aux TIC, la révolution tunisienne a été relativement courte. Les bouleversements se sont déroulés à une vitesse vertigineuse qui nous a laissés, des mois durant, incapables de reprendre le souffle.

Notre rapport au temps a changé à travers les époques. Si dans les sociétés traditionnelles, le temps des individus coulait doucement rythmé par les obligations de la vie sociale, dans les sociétés modernes, deux facteurs principaux ont conditionné la nouvelle perception du temps : les impératifs de la compétitivité économique et l'avènement des TIC. La performance et la compétence économiques se mesurent surtout par la rapidité de réaction face aux aléas conjoncturels et aux nouvelles opportunités qui s'offrent. Le gain de temps est considéré comme un facteur déterminant de réussite.

²² Abdelwaheb Meddeb, *Printemps de Tunis, les métamorphoses de l'histoire*, Paris, Albin Michel, 2011

²³ Amin Maalouf, *Le dérèglement du monde*, op. cit.

L'usage intensif des TIC s'est traduit par le fait que l'individu essaye désormais d'être maître du temps. L'homme hypermoderne, dont parle Nicoles Aubert²⁴, qui a émergé depuis les années 1970 en Occident, vit dans une sorte d'excès permanent, (excès de consommation, d'activités mais aussi de sollicitations, de stress) et entretient, par la même, un rapport très contraignant au temps. Les TIC lui donnent le sentiment de pouvoir rentabiliser son temps au maximum et de parvenir en quelque sorte à le dominer, à jongler avec dans la mesure où il peut recevoir une réponse instantanée à sa demande, ou être joignable partout sans pouvoir être localisé.

L'utilisation intensive de ces technologies, par les jeunes dans la révolution, est sans doute annonciatrice de mouvements sociaux de type nouveau qui répondent à cette exigence moderne de l'instantanéité et de la réactivité rapide, et qui se situent dans la continuité de la logique d'accélération qui imprègne le monde moderne.

On dirait que la maîtrise du temps est devenue un facteur déterminant dans les révolutions et les changements sociaux à l'instar de ce qui se passe sur le plan économique et individuel. Et ce sur deux plans : d'abord, nous l'avons vu, au niveau du mouvement révolutionnaire lui-même, accéléré par la vitesse de partage de l'information, et ensuite au niveau de la réaction du pouvoir en place.

En Tunisie, comme en Egypte, plusieurs concessions ont été accordées par les pouvoirs dictatoriaux, mais elles ont été considérées comme tardives par les insurgés. Souvenons-nous du dernier discours de Ben Ali, où il a annoncé des mesures positives. Il est probable que si elles ont été prises quelques semaines avant, elles auraient affaibli le mouvement de protestation. Elles n'ont fait, par contre, que souder les rangs des manifestants dans tout le pays, générant le mouvement du 14 janvier. Le temps est à la réactivité rapide. Désormais, pour analyser ces mouvements sociaux d'un nouveau type, le temps doit être saisi non selon le mode chronologique mais synchronique qui inclut la concordance, la correspondance et les coïncidences significatives.

En effet, l'information partagée en temps réel à travers les réseaux, élargit l'horizon du possible. La densité du réseau et le nombre important de nœuds et de liens qui le composent accroissent la part de l'imprévisible, de l'inconnu d'autant plus que les événements se déroulent sous les yeux du monde entier en temps réel. Personne ne pouvait imaginer que l'acte de Bouazizi pouvait provoquer avec une rapidité déconcertante des bouleversements aussi spectaculaires que ceux qui ont secoué aussi bien la Tunisie que le reste du monde

²⁴ Nicoles Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne*, Paris, éditions Eres, 2004.

arabe. L'imprévisible et le hasard créent la diversité et le désordre mais génèrent aussi un ordre nouveau inattendu qui émerge à travers le développement aléatoire des interactions et l'élargissement toujours plus grand de l'horizon du possible.

La métaphore de l'attracteur étrange²⁵ empruntée à la théorie du chaos est à ce titre édifiante : un battement d'aile de papillon au Brésil peut déclencher une tornade au Texas, un peu comme la gifle de l'agent de police de Sidi Bouzid a pu provoquer la destitution du pouvoir en place suivie par un véritable Tsunami dans le monde arabe. Cela n'aurait pas été possible sans la circulation réticulaire de l'information en temps réel qui génère en boucle des réactions imprévisibles qui transcendent les frontières spatiales.

Conclusion :

La révolution tunisienne continue à nous interroger et nous ne savons pas si nous allons vers « l'abîme ou la métamorphose »²⁶. E. Morin parlait de l'an zéro de l'Allemagne, où il prédisait l'impensable : la renaissance d'une société prospère sur les décombres d'un pays dévasté par la guerre et par le règne d'un régime barbare. Il a jugé, à raison, que les conditions étaient mûres pour la reconstruction.

La Tunisie se trouve, quant à elle, à la croisée des chemins et nous ne savons pas dans quel sens se fera l'évolution. Allons-nous vers *l'abîme ou la métamorphose* ? Toutes les dérives sont encore possibles et l'orientation que prendra le cours des événements est tout à fait imprédictible. Nous avons tenté, dans ce texte, de souligner précisément le rôle de *l'imprévisible* - amplifié par l'usage massif des TIC - durant la révolution. Il a été un facteur important dans l'émergence d'un ordre nouveau non prédictible. La prise de conscience de cet ordre né du chaos remet en cause nos vieux schèmes de pensée et nécessite de saisir les événements non à travers le prisme de théories et de concepts déjà établis, mais à travers une approche plus holistique et plus intuitive qui tienne compte des interactions et des coïncidences significatives dans le temps. La question reste cependant posée : le mouvement tunisien inaugure-t-il un nouveau « modèle » de mouvements sociaux qui seraient marqués par la configuration réticulaire du web et par la montée des subjectivités ? Est-ce que la dimension symbolique qui a été très agissante en Tunisie, aussi bien dans la sphère réelle que virtuelle, est devenue une des caractéristiques de ces nouveaux mouvements ? Il est trop tôt pour y répondre car le recul nécessaire fait défaut.

²⁵ Définie par le météorologue Lorenz, plus couramment connue sous l'appellation de « l'effet papillon »

²⁶ Expression d'E. Morin. http://www.scienceshumaines.com/l-abime-ou-la-metamorphose_f. visité en mars 2012

Bibliographie

Nicoles Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne*, Paris, éditions Eres, 2004.

Ulrich Beck, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001.

Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La reproduction : Éléments d'une théorie du système d'enseignement*, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1970.

Raja Fenniche (coord.), *Lecture et usages du Web*, Tunis, Institut Supérieur de Documentation, 2010.

Patrice Flichy, « Réseaux internet et débat démocratique », in *Réseaux*, n°150.

John Fiske, « Television Culture », *Studies in Communication Series*, 1987.

Amin Maalouf : *Le dérèglement du monde*, Paris, Grasset, 2009.

Abdelwahab Meddeb, *Printemps de Tunis, les métamorphoses de l'histoire*, Paris, Albin Michel, 2011.

Alain Touraine, *Un nouveau paradigme, pour comprendre le monde d'aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2006.